

Les Bretons et la Grande Guerre

Images et Histoire

de

Didier Guyvarc'h et Yann Lagadec

Préface d'Alain Croix

Cet ouvrage analyse un ensemble de 200 images, qui proposent une version bretonne des événements de 1914 - 1918 et leurs enjeux de mémoire. Pour gagner la bataille de l'opinion, les images sont des armes essentielles. Affiches, dessins, photographies, cartes postales, manchettes de journaux délivrent des messages destinés au plus grand nombre. La guerre est aussi une guerre des images qui a ses codes. L'image est à la fois un témoin du vécu, de l'opinion, et un acteur de l'histoire. Les multiples fonctions de l'image justifient son entrée dans l'atelier de l'historien.

À la veille de la Première Guerre mondiale, les représentations dominantes font de la Bretagne un conservatoire d'un monde qui s'en va. C'est cette région considérée en retrait qui est précipitée dans la grande mêlée de la guerre européenne, puis mondiale. Tenter de comprendre comment les Bretons réagissent à cette confrontation conduit à interroger tous les aspects de la Grande Guerre. Suivre les soldats lors de la mobilisation, dans les combats sur terre et sur mer, dans le défi de la durée du conflit, dans le retour au pays, c'est cerner une éventuelle façon d'être Breton dans la guerre ; c'est aussi approcher le regard porté sur l'appartenance et la différence régionales, sur leur instrumentalisation ou leur déni. Les questions concernant l'unité nationale et la diversité régionale se posent aussi pour l'autre front qu'est l'arrière. Le très lourd bilan démographique est le traumatisme le plus évident provoqué par le conflit en Bretagne. L'ampleur de la blessure peut se mesurer, aujourd'hui encore, par les longues listes sur les monuments aux morts. Ces images de pierre attestent la prégnance de la mémoire et la diversité de ses enjeux. Ces marqueurs du paysage familier prolongent jusqu'à aujourd'hui l'expérience de 14-18 alors que disparaissent les derniers témoins. Cent ans plus tard, le temps de la mémoire a-t-il définitivement laissé la place au temps de l'histoire ?

Didier GUYVARC'H a enseigné l'histoire contemporaine à Nantes et à Rennes. Ses travaux portent sur l'histoire et la mémoire des représentations de la Bretagne.

Yann LAGADEC est maître de conférences à l'université Rennes 2. Ses recherches portent, entre autres, sur l'histoire militaire de la Bretagne, du 17^e siècle aux deux conflits mondiaux.

Préface d'Alain Croix

Guerre des images, images de la guerre

1. Défendre la grande et la petite patrie : une mobilisation sans faille
2. Combattre
3. Tenir
4. Accueillir le monde en Bretagne
5. Faire face loin du front
6. Sortir de guerre et retrouver la Bretagne
7. Commémorer
8. Construire et utiliser une image

La Grande Guerre, une forme bretonne



La Petite Bretonne vous salue!, carte postale, Artaud et Nozais, 1904 (Coll. Didier Guyvarc'h).



Bretonne et Française toujours. Boche Jamais!, carte postale, 1914-1918 (Cartopole de Baud).

Elle s'appelle Maryvonne, Soizig ou Anna. Le photographe peine à lui faire tenir la pose; il réussit enfin à saisir ce moment où elle sourit. Pour ce grand jour, sa mère l'a habillée en petite Cornouaillaise car c'est le souvenir de ce costume pittoresque que les touristes veulent garder. En cette année 1904, l'éditeur Artaud et Nozais espère de bonnes ventes pour cette carte postale.

Dix ans plus tard, en juin, un archiduc est tué à Sarajevo. Trente-cinq jours après cet attentat, l'Europe entre dans la guerre. Prévus pour un été, elle s'installe pour quatre hivers. Il faut mobiliser les corps, les cœurs, les esprits. La carte postale éditée en 1904 reprend du service, mais avec une autre légende. La petite fille souriante de la Belle Époque devient l'auxiliaire d'une propagande patriotique qui vante l'union de la petite et de la grande patrie contre l'ennemi, «le Boche». Cette mobilisation de l'enfance montre que la guerre est devenue totale, que toute la société doit participer à l'effort de guerre, que l'Union sacrée implique toute la nation dans sa diversité régionale. Pour gagner la bataille de l'opinion, les images deviennent des armes essentielles. Affiches, dessins, photographies, cartes postales, manchettes de journaux délivrent des messages destinés au plus grand nombre. La guerre est aussi une guerre des images qui a ses codes. Pour être reçue, l'iconographie doit chercher la connivence avec son public, avec ce qu'il sait déjà plus ou moins confusément et avec ce qu'il est prêt à accepter. L'image est à la fois un témoin du vécu, de l'opinion, et un acteur de l'histoire.

L'Armée prend les images très au sérieux. Elle réglemente et limite la diffusion publique des photographies prises par les soldats dans la zone des combats, avec notamment le très récent *Kodak Vest Pocket*. En

mars 1916, elle interdit même l'usage sans autorisation des appareils photographiques sous peine de conseil de guerre. Parallèlement, elle crée en 1915 ses propres services de production d'images fixes et animées, les Sections photographique et cinématographique de l'Armée. Elle mobilise aussi, selon une pratique ancienne, les artistes peintres : ainsi en 1917 le peintre Lucien Simon, comme d'autres, est officiellement investi d'une mission sur le front. Des multiples dessins et esquisses, à valeur documentaire, qu'il réalise sur le vif naissent ensuite des toiles qui, par leur lieu d'accrochage, prennent une fonction particulière. En 1920, il offre à l'église de Combrit deux petits tableaux, représentant l'un une tranchée, l'autre un naufrage, thème qu'il estime sans doute très évocateur pour un public breton; il ajoute une scène de la Passion. Ce triptyque devient la pièce centrale du monument aux morts de l'église, un lieu de recueillement, de commémoration de la Grande Guerre, conçue comme un chemin de croix. Ces multiples fonctions de l'image justifient son entrée dans l'atelier de l'historien où elle devient d'une part source pour approcher points de vue et conceptions, d'autre part objet d'étude pour son rôle dans leur construction et utilisation.

Maryvonne, Soizig ou Anna, témoigne des représentations de la Bretagne et agit en stigmatisant l'ennemi à vaincre. La Bretagne souriante, charmante, a succédé à la Bretagne «sauvage» de l'ère romantique et atteste du passage de l'étrange au pittoresque. La singularité régionale persiste dans une déclinaison, soit de sympathie pour une originalité préservée, soit de critique à l'égard d'une région considérée comme rétive à la modernité. Si l'image stéréotypée déforme le réel, elle en est aussi le reflet. À la veille de la Première Guerre mondiale, la Bretagne est une périphérie française.



Le naufrage, huile sur toile, élément d'un triptyque de Lucien Simon, église Saint-Tugdual de Combrit (Finistère), 1928, © ADAGP 2013 (Cliché Marc Rapilliard).

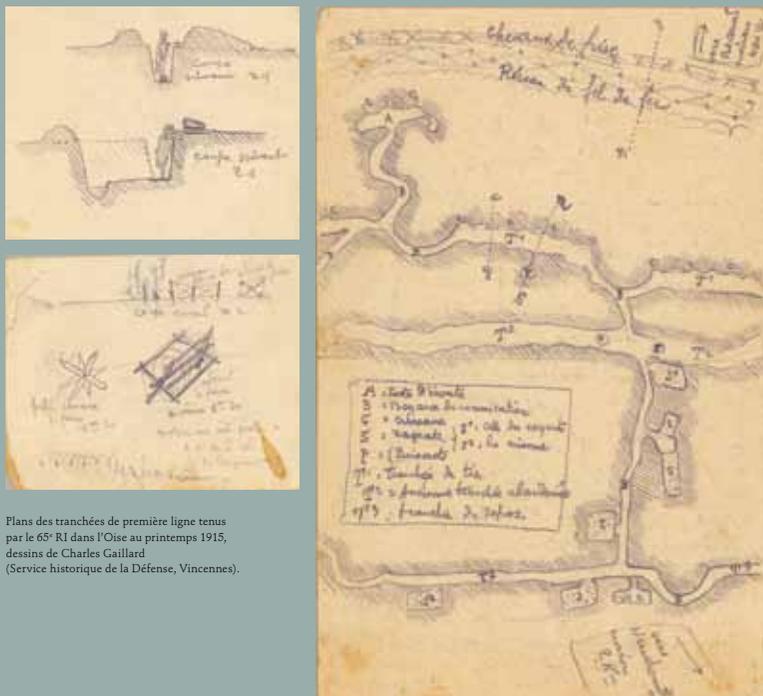
Travailleurs de la terre et de la mer sont encore les principaux acteurs d'une économie mal intégrée à l'ensemble du territoire. Politiquement, la pérennité d'une culture blanche, héritée de la Contre-Révolution, est le socle d'un « bloc agraire » qui sort à peine de l'affrontement avec la République. L'empreinte sociale de l'Église catholique lui donne l'allure d'un bastion clérical. La langue, massivement parlée dans l'ouest de la péninsule, signe la spécificité. En cette « fin des terroirs », la Bretagne, tout au moins celle des champs, est bien une presqu'île, un conservatoire d'un monde qui s'en va.

C'est une région encore en retrait qui est précipitée dans la grande mêlée de la guerre européenne, puis mondiale. Tenter de comprendre comment les Bretons réagissent à cette confrontation conduit à interroger tous les aspects de la Grande Guerre. Suivre les soldats lors de la mobilisation, dans les combats sur terre et sur mer, dans le défi de la durée du conflit, dans le retour au pays, c'est cerner une éventuelle façon d'être Breton dans la guerre; c'est aussi approcher le regard porté sur l'appartenance et la différence régionales, sur leur instrumentalisation ou leur déni. Les questions concernant l'unité nationale et la diversité régionale se posent aussi pour l'autre front qu'est l'arrière : la guerre accélère-t-elle l'intégration nationale ou permet-elle d'exprimer une différence ? L'ouverture forcée d'une Bretagne, devenue un seuil et un front maritimes, fonde-t-elle un nouveau rapport au monde ? Le très lourd bilan démographique est le traumatisme le plus évident provoqué par le conflit en Bretagne. L'ampleur de la blessure peut se mesurer, aujourd'hui encore, par les longues listes sur les monuments aux morts, ces outils de cicatrisation. La petite fille souriante de 1904 s'est transformée en une jeune veuve, à la manière de celle qu'a sculptée en 1947 Jules-Charles Le Bozec pour le monument de Gouarec. Ces images de pierre, présentes dans presque toutes les communes bretonnes, attestent la prégnance de la mémoire et la diversité de ses enjeux. Ces marqueurs du paysage familial prolongent jusqu'à aujourd'hui l'expérience de 14-18 alors que disparaissent les derniers témoins. Cent ans plus tard, le temps de la mémoire, du sourire, puis des larmes de Maryvonne, Soizig, ou Anna a-t-il définitivement laissé la place au temps de l'histoire ?



Le monument aux morts des deux guerres mondiales, Gouarec (Côtes d'Armor), sculpture de Jules-Charles Le Bozec, 1947 (Cliché Marc Rapilliard).

COMBATTRE...



Plans des tranchées de première ligne tenus par le 65^e RI dans l'Oise au printemps 1915, dessins de Charles Gaillard (Service historique de la Défense, Vincennes).

COMBATTRE...



Ces vastes mouvements seront parmi les derniers jusqu'au printemps 1918 : fin septembre-début octobre, le front se fige, les combattants s'enterrent. Un nouveau quotidien se dessine pour les soldats bretons : celui des tranchées.

Cette nouvelle forme de guerre, « inimaginée » car, pour une part, inimaginable, doit être expliquée aux proches, à ceux qui, restés en Bretagne, ne peuvent, notamment dans les premiers mois, saisir toute l'horreur des conditions dans lesquelles vivent et combattent leurs soldats. Mieux que la photographie, le dessin permet de rendre intelligible aux néophytes le système de défense élaboré au fil des semaines par les combattants des deux camps. Originaire de Plouharnel, Charles Gaillard, engagé volontaire au 65^e RI à l'automne 1914 une fois son baccalauréat obtenu, ne rejoint le front que début 1915. En février, dans une des

lettres qu'il envoie régulièrement à ses parents, il prend le temps de dresser un plan particulièrement précis du secteur tenu par sa compagnie : poste d'écoute en avant des lignes, tranchées de tir avec leurs créneaux, tranchées de repos dans lesquelles sont aménagées les cagnas où les poilus tentent de trouver le sommeil, tout y est, jusqu'aux réseaux de barbelés et aux feuillées. Au fil du temps d'ailleurs, les tranchées s'améliorent : celles, creusées à la hâte fin 1914 dans l'Oise, visibles sur les dessins de l'abbé Conseil, brancardier au 219^e RI de Brest, font place peu à peu à des positions savamment conçues, parfois dotées de caillebotis, offrant surtout une meilleure – mais toute relative – protection aux soldats. Ainsi celles photographiées par le capitaine Mounicot, du 7^e RAC, en Champagne, courant 1915, ou celles dans lesquelles combattent, non loin

Aspect ordinaire de nos tranchées, dessin de l'abbé Jean-Marie Conseil, 219^e RI, 3 juin 1915 (Archives diocésaines, Quimper).

TENIR

TENIR

Exécution capitale, Mathurin Méheut, encre et aquarelle, 5 juillet 1915, ©ADAGP 2013 (Musée Mathurin Méheut, Lamballe).



Les fraternisations en avant des lignes du 65^e RI (Nantes), Pâques 1915, dessin de Charles Gaillard (Service historique de la Défense, Vincennes).



Faute de pouvoir échapper à la guerre, certains craquent. Gaston Mourlot, sapeur à la 22^e DI, signale le cas de son «copain Crusson» : «Depuis qu'il a été poser des fils de fer entre la 1^{re} et la 2^e ligne, sa tête ne paraît plus bien équilibrée» écrit-il, avant de préciser que le soldat a «la hantise de la persécution», fait «des scènes plusieurs fois par jour», finit «par ne plus rien manger», persuadé qu'il est que «sa fin serait d'être fusillé». Si Crusson est évacué, d'autres préférèrent se donner la mort, tel ce «jeune soldat de la classe 1916 qui s'est suicidé en se tirant deux balles dont une lui perfora le ventre», décrit par René Abjean dans une lettre à sa femme de juin 1916.

Les «mutineries» du printemps 1917 constituent une réponse plus collective à des situations jugées intenable. Le 41^e RI, de Rennes, est ainsi la première unité mutinée dans la Meuse, le 2 juin; et la justice

militaire se saisit de faits semblables par exemple au 19^e RI de Brest, au 70^e RI de Vitry, au 71^e RI de Saint-Brieuc, au 35^e RA de Vannes ou au 81^e RIT de Nantes, tandis que les troubles gagnent des gares bretonnes au passage de trains de permissionnaires. Fin mai 1916 déjà, le 64^e RI, d'Ancenis, avait été touché par des mouvements de ce type au moment de gagner Verdun. Brancardier dans ce régiment, Albert Guichard décrit dans son journal de guerre comment, pendant deux jours de repos, «on boit beaucoup» : «quand il faut partir, c'est l'indiscipline et le désordre complet». Les compagnies quittent leur cantonnement «en faisant entendre des bêlements semblables à ceux que poussent les moutons menés à l'abattoir. Les officiers ne sont pas écoutés, ni même respectés». On tire des coups de fusil en l'air. Trois jours plus tard, «les murmures augmentent : dans les compagnies, les cris

de «Vive la Paix!» se font entendre». Finalement, deux soldats sont arrêtés le 31 pour avoir tiré deux coups de fusil. Un conseil de guerre est convoqué, les deux hommes condamnés à mort et fusillés le 1^{er} juin 1916 «auprès de leur tombe».

Ces fusillés «pour l'exemple» ne sont pas les seuls. On en signale au 73^e RIT (Guingamp), au 271^e RI (Saint-Brieuc) ou au 247^e RI (Saint-Malo). En juillet 1915, Mathurin Méheut peint la mise à mort d'un soldat de la 20^e DI (Saint-Servan), «un poilu qui s'était débiné au moment de l'attaque». «Chose terrible, atroce» écrit-il à son épouse, témoignant à la fois du fait que ces exécutions capitales, si elles ne représentent qu'une part infime des décès liés à la guerre, marquent profondément les combattants, sans pour autant constituer les «exemples» que souhaite en faire la hiérarchie.

FAIRE FACE...



Banque de France. Versement d'or pour la Défense nationale, Pen Mor, lieu-dit de Riec-sur-Bélon (Finistère), 27 août 1915 (Coll. Didier Guyvarc'h).

Tout change à la fin de l'année 1916. Le conseil municipal de Tréguier s'inquiète en décembre des « côtes et agglomérations susceptibles d'être exposées par suite des incursions journalières des sous-marins ennemis ». La menace plane sur la petite pêche côtière comme sur la grande pêche. Les tout récents chalutiers à vapeur de Lorient sont transformés en dragueurs de mines. Les langoustiers de Camaret, qui depuis 1910 fréquentent les côtes mauritaniennes, cessent leur activité lucrative. Les thoniers de Groix pêchent en convois protégés par des patrouilleurs dans le golfe de Gascogne, puis renoncent pour le plus grand nombre. Le danger rôde au plus près de la côte bretonne : le 3 mars 1917, la *Victorine-Hélène* relève ses casiers dans le sud d'Armor ; un sous-marin allemand fait surface et tire au canon : trois membres de l'équipage sont tués. Leur nom est inscrit sur le monument aux morts de l'Île de Sein avec une inscription qui témoigne du ressentiment au début des années 1920 : « Trois victimes civiles d'un sous-marin boche ». La guerre sous-marine à outrance décidée par les Allemands est un nouveau seuil de mondialisation du conflit ; elle prend, à l'échelle de la Bretagne, une portée singulière : d'une part elle affecte un secteur important de son économie, d'autre part elle illustre la globalisation d'une guerre qui tend à ignorer la distinction entre civils et soldats. Front maritime, la Bretagne de l'Armor perd 252 bateaux de pêche, soit 35 % de l'ensemble des destructions françaises entre 1914 et 1918.

Sur terre comme sur mer, à la ville comme aux champs, l'État dirige, oriente, suscite la production. Il distribue aides et secours dans une anticipation de l'État-providence. Si la « planche à billets » et l'inflation l'aident à financer ses dépenses intérieures, l'achat de matières premières, d'armes, impose des moyens de paiement reconnus et solidement gagés : l'or des Français doit servir à tenir et à vaincre.

Anna Guyvarc'h n'a plus reçu de nouvelles de son mari depuis le 28 février 1915. Il est porté disparu en Champagne, au Mesnil-lès-Hurlus. Domestique agricole, elle vit très chichement avec ses deux jeunes enfants ; pourtant, le 27 août 1915, elle se rend à la poste de Riec-sur-Bélon, verse une pièce de 40 francs, reque lors de son mariage en 1909, en échange de billets de banque et surtout d'un certificat qu'elle garde précieusement comme un ultime témoignage de soutien à son mari disparu. Le geste d'Anna est répété des milliers de fois en Bretagne. Bien que considéré par son préfet en novembre 1914 comme un des départements les plus pauvres de France, le Finistère verse généreusement pour la Défense nationale. En août 1915, le préfet obtient l'autorisation d'organiser une « Journée du Finistère » afin de recueillir des fonds pour les soldats mobilisés, tuberculeux ou prisonniers. Cette journée patriotique est exemplaire de l'utilisation des identités cumulatives. L'affiche, destinée à promouvoir la collecte du 10 octobre 1915, est dessinée par Théophile Deyrolle ; elle met en scène une famille bretonne accompagnant avec enthousiasme le père, en bleu horizon, qui part, très décidé. Au second plan, un fusilier-marin brandit un drapeau français. L'alliance de la grande et de la petite patrie est renforcée par deux textes, l'un en breton, l'autre en français. Pour cette même journée, une brochure destinée à la vente est éditée ; elle réunit textes, poèmes, dessins d'auteurs comme Théodore Botrel, Charles Le Goffic ou Anatole Le Braz, thuriféraires des Bretonnes et Bretons engagés dans la guerre. Ces initiatives des autorités préfectorales ou municipales, qui s'appuient sur l'identification régionale ou locale, mettent en évidence la diversité géographique et sociale de la Bretagne.

Une carte postale reproduisant un dessin du peintre nantais Edgar Maxence, éditée pour la collecte du 14 juillet 1915 en faveur des soldats au front ou prisonniers en Allemagne, propose une image fort éloignée de celle qu'évoquent les costumes ruraux cornouaillais de Deyrolle.

FAIRE FACE...



Journée du Finistère, affiche de Théophile Deyrolle, 1915 (Archives départementales du Finistère).

FAIRE FACE...



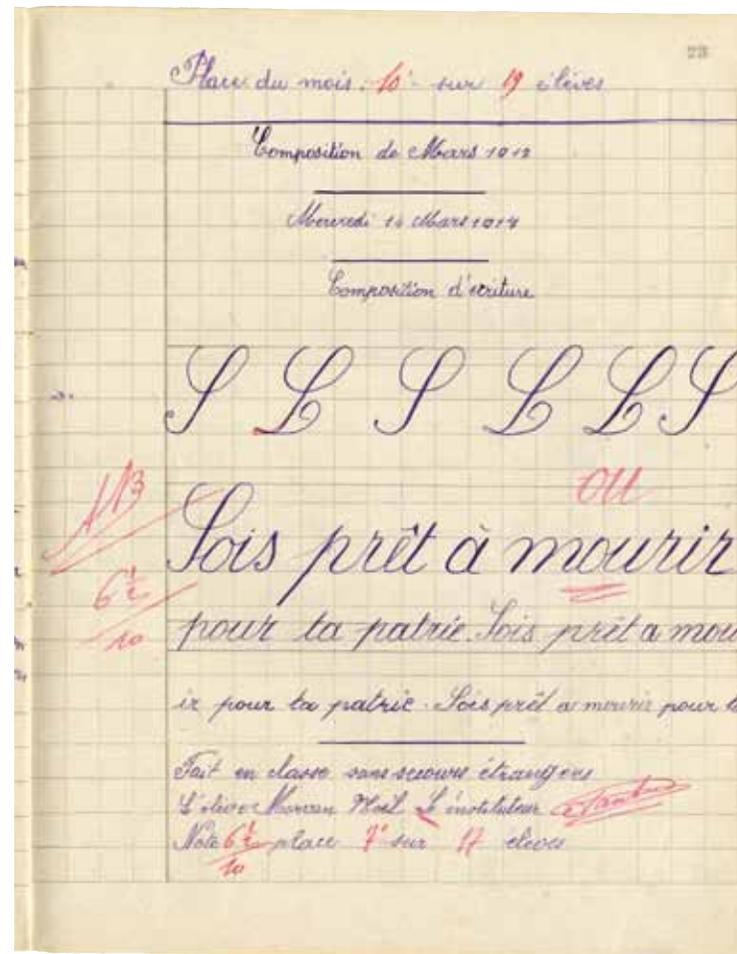
Équipe agricole scolaire, Saint-Mayeux, 1917 (Archives départementales des Côtes d'Armor).



Groupe d'élèves portant des œufs aux blessés de l'hôpital communal de Lannion, 24 mars 1917 (Archives départementales des Côtes d'Armor).

Les nouveaux rôles sociaux des femmes suscitent des réactions variées, contradictoires, de la reconnaissance à la méfiance, voire à l'hostilité. Sous le regard des enfants, c'est l'étonnement devant la facteur ou la *warwoman* du tramway. Ces deux dessins, éléments d'un ensemble exceptionnel conservé aux Archives de Nantes, sont une des productions d'une véritable pédagogie de guerre. Les rapports des enseignants, les cahiers d'élèves, les photographies attestent la participation de l'école à l'effort de guerre et la réponse à la recommandation formulée en 1914 par le ministre de l'Instruction publique, Albert Sarraut : « Je désire que le jour de la rentrée, dans chaque cité, et dans chaque classe, la première parole du maître aux élèves hausse les cœurs vers la Patrie et que sa première leçon honore la lutte sacrée où nos armes sont engagées. » Dans plusieurs écoles qui servent de casernes temporaires, les enfants côtoient les soldats en instance de départ pour le front; ils peuvent voir leurs manœuvres sur la cour de récréation. À Nantes, à l'école de la rue Saint-André, des troupes cantonnent ainsi jusqu'en mai 1915. À Lannion, l'école des filles héberge le 73^e RIT de février 1915 à septembre 1916. Physiquement présente, la guerre est au centre des activités scolaires bien au-delà de la rentrée. La directrice note : « Les élèves sont tenues au courant des principaux fronts de guerre [...]. Tout ce qui intéresse particulièrement Lannion est porté à la connaissance des enfants : citations, morts au champ d'honneur, blessures glorieuses. » La dictée devient l'occasion de découvrir un texte magnifiant les soldats. La rédaction vise à rendre hommage aux alliés de la France ou à célébrer un héros de la guerre. La leçon d'histoire permet de rappeler que la France est le pays des droits de l'homme défendus par les soldats de l'an II, dont les poilus sont les successeurs. Le dessin, comme celui de Louis Ambert, élève de l'école de Pleudaniel, met en scène la défaite souhaitée des « Boches ». Les travaux manuels servent à exprimer la solidarité avec les combattants du front, pères, frères, oncles des élèves : les plus petites déchirent la charpie qui peut devenir pansement, les plus grandes confectionnent des coussins, préparent des colis ou, comme les garçons de l'école de Saint-Mayeux, cultivent quelques ares de terre dont la production est vendue au profit des soldats. Même le calcul épouse son temps : la distance de tir des canons remplace les robinets dans l'énoncé des problèmes...

FAIRE FACE...



Sois prêt à mourir pour ta patrie, composition d'écriture de Noël Morvan, élève de l'école de La Chapelle-Neuve (Morbihan), mars 1917 (Archives départementales du Morbihan).

UTILISER UNE IMAGE

Ceux de 14. Spectacle vivant, affiche, Carrefours culturels du Couesnon, 2012 (Carrefours culturels du Couesnon. www.ccc-veuxde14.org).



maire du Ferré en Ille-et-Vilaine inscrit cette initiative dans le mouvement de « réintégration dans la mémoire collective nationale » souhaité à Craonne le 5 novembre 1998 par le Premier ministre Lionel Jospin. L'absence de référence régionale fait contraste avec l'exploitation par *Breiz Atao* en 1934 de la campagne de réhabilitation du soldat de Mellionnec, François Laurent, « victime de la domination française en Bretagne » ; celui-ci avait été fusillé en octobre 1914 pour mutilation volontaire, sa mauvaise connaissance du français ne lui ayant pas permis d'assurer sa défense.

L'humour et la fiction servent à exprimer les nouveaux rapports entretenus avec la Grande Guerre depuis la fin du 20^e siècle. En 1978, le dessinateur Nono mobilise le poilu de 14, représenté sur le monument aux morts, pour lutter contre l'installation d'une centrale nucléaire à Plogoff. Celui-ci retrouve sa jeunesse et sa langue pour rejoindre le cortège des manifestants. Le soldat sculpté s'anime pour suggérer une nouvelle connivence et une filiation entre la génération du feu et celle des luttes des années 1970, alors que l'image de

l'ancien combattant a longtemps été associée à l'ordre et au patriotisme cocardier. Ce sont aussi des poilus bretons « critiques » que dessine Bruno Le Floch en 2006 dans *Une après-midi d'été*. Nonna, le soldat malade d'une guerre qu'il ne peut oublier, renonce à Perdrix sa promise bigoudène qui, elle, dénonce la lâcheté des hommes. La guerre brouille bien les rapports de genre : dès 1918, *La Semaine de Suzette* propose une Bécassine devenue actrice, terrassant le « boche » pour les besoins d'un film de propagande... La graine est semée.

La fin de l'héroïsation, des captations mémorielles nationales, rend la Grande Guerre plus humaine, plus proche. La guerre de 1914-1918 est devenue un patrimoine que chacun peut explorer. En 1982, dans son roman *Sur le fleuve de sang vient parfois un beau navire*, Henri Pollès fait de Tréguier en guerre le cadre d'une rencontre et d'un bonheur que la guerre rend possibles. Pour Jean Rouaud, qui obtient le prix Goncourt avec *Les Champs d'honneur* en 1990, la guerre au contraire « a tout détruit, à commencer par la mémoire ». C'est pour tenter de combler le manque, l'absence qu'il interroge la guerre sous la forme d'une énigme familiale et met en mots la brutalisation de cette matrice du siècle. Devenue objet patrimonial et culturel, la Première Guerre mondiale inspire spectacles vivants et films alors qu'ont disparu les derniers survivants, dont l'ultime poilu breton François Jaffré en 2006. L'association Carrefours culturels du Couesnon organise depuis 2009 une reconstitution de la Grande Guerre grâce au bénévolat de plus de cent acteurs, ambitionnant d'être un « Puy du Fou breton ». Le thème de la troupe de théâtre Ar Vro Bagan de Plougerneau est plus large et militant : l'affiche annonçant le spectacle *Frankiz, Les Bretons dans les guerres* suggère une contrainte imposée par la France.

La fiction permet de mettre en récit des savoirs historiques établis tout comme elle peut traduire un imaginaire collectif ou des représentations sociales. En 1991, le romancier Sébastien Japrisot fait du jeune basque Manech le héros d'*Un long dimanche de fiançailles*. En 2004, le cinéaste Jean-Pierre Jeunet adapte le roman. Manech, incarnation de la jeunesse sacrifiée, est devenu un Breton gardien de phare. Cent ans après la guerre, le soldat breton, réputé singulier, serait-il devenu l'archétype, le modèle, du poilu national ? La guerre décompose les vies, sa mémoire recompose les images.

UTILISER UNE IMAGE



Frankiz. Les Bretons dans les guerres, affiche de Fañch Le Henaff, 2013 (Strollad ar Vro Bagan).